

Conceptions prototypiques et articulation du changement diachronique

Jacques POITOU
Université Lumière Lyon-2¹

Dieser Artikel befasst sich mit der Anwendung der Prototypentheorie auf die Analyse des Sprachwandels, insbesondere im Bereich der Flexionsallomorphie.

Die Sprachveränderung wird hier als ein Ergebnis der Art und Weise verstanden, wie die einzelnen Sprecher die Bestandteile ihrer Sprache kategorisieren bzw. umkategorisieren: allomorphische Neubildungen, die grundsätzlich vom bestehenden Sprachzustand und von den Problemen determiniert sind, die er gegebenenfalls den Sprechern stellt, bilden sich entsprechend einer Vielzahl von Prototypen heraus, die die lexikalischen Eigenschaften der betreffenden Einheiten involvieren. Dabei besteht das Grundprinzip darin, dass ein Element B wie ein bereits kategorisiertes Element A kategorisiert wird, wenn es eine hinreichende Ähnlichkeit mit A aufweist. Aus den einzelnen (Um-)Kategorisierungsprozessen, die zu einer Änderung des Sprachzustands führen, ergibt sich die Bildung von 'Kettenkategorien' in der Sprache, wobei jede Flexionsklasse als eine komplexe Struktur miteinander verbundener lexikalischer Unterkategorien analysiert werden kann.

1. Prémisses

1.1. La problématique du changement linguistique

Le changement diachronique a été l'objet, dans les décennies passées, de types d'approches différentes, dont deux seront plus particulièrement examinées ici. La première, qui date du siècle dernier, est l'approche néogrammairienne (*cf.* notamment, Paul, 1937), avec le concept central d'analogie: le locuteur crée des formes par analogie avec d'autres et dans le cas où les proportions analogiques mises en oeuvre diffèrent de l'usage établi, il y a innovation, et cette innovation peut entraîner un changement linguistique, si elle est reprise par la communauté linguistique. Mais que la forme créée soit normale ou déviante, c'est-à-dire potentiellement innovante, le mécanisme psychologique de création des formes est le même. A la différence des lois phonétiques, qui mettent en jeu des processus physiologiques, les processus analogiques ne présentent pas la même régularité, même si leur effet est en partie la régularisation de paradigmes – et le

1 Département d'allemand, 5, av. Pierre-Mendès-France, F-69676 Bron cedex.

domaine principal où a été mise en œuvre cette conception est la morphologie et spécialement la morphologie flexionnelle – qui sera aussi le domaine sur lequel sera centré cet article (et tout spécialement la morphologie flexionnelle allemande). Cette conception constitue donc une théorie de production de formes individuellement par des locuteurs. Et le constat des changements attestés dans la langue permet l'élaboration prudente d'hypothèses sur les analogies mises concrètement en œuvre par les locuteurs.

Un second ensemble d'approches s'articule autour de deux concepts-clés: le concept de système (avec la prise en compte non seulement de changements ponctuels, mais de leur effet sur l'organisation des syntagmes ou des paradigmes dans lesquels ils s'intègrent) et – second concept – celui d'optimisation (qu'on l'ait appelé «économie» ou «naturalité» – cf. les conceptions naturalistes élaborées dans les années quatre-vingt avec p. ex. les travaux de Mayerthaler (1981) et Dressler (cf. notamment Dressler *et al.*, 1987) en Autriche ou de Wurzel en Allemagne). Par delà les différentes exploitations de ces concepts, l'idée centrale en est que la langue tend vers une organisation économique ou naturelle, avec la tendance, qui peut être globale ou locale, à la suppression de ce qui cause une surcharge d'effort pour le locuteur. Mais si ces conceptions sont toutes justifiées par des hypothèses générales sur la façon dont le locuteur manie la langue, elles visent essentiellement à mettre en évidence la dynamique interne du fonctionnement de la langue avec, dans le cas des conceptions naturalistes, une distinction radicale entre formes «marquées» et formes «naturelles», les secondes étant préférées aussi bien dans le cadre du changement diachronique que dans celui de l'acquisition de la langue I.

Dans ces deux approches, esquissées ici plus que grossièrement, il est clair que la question centrale est l'articulation entre, d'une part, les mécanismes cognitifs sous-jacents à l'utilisation de la langue par les locuteurs et, d'autre part, les effets de ces mécanismes dans la langue elle-même. A cette question s'en ajoute une autre, ancienne, puisqu'elle remonte à l'Antiquité: l'attribution de statuts différents à des types de formes différentes et la distinction entre régularités et irrégularités ou formes non-marquées et formes marquées.

Mais quelle que soit l'approche, le changement diachronique ne peut se produire qu'à condition que les productions des locuteurs soient innovantes et qu'elles soient reprises par la communauté linguistique. Premièrement, les innovations, qui ne sont généralement qu'un agencement nouveau de matériel linguistique existant ou la réanalyse de matériel existant, sont conditionnées par la langue telle qu'elle est disponible pour les locuteurs,

avec toutes ses caractéristiques: redondances, synonymies (allomorphie), homonymies, ambiguïtés, etc. Deuxièmement, le but du locuteur qui produit une forme nouvelle n'est pas de changer la langue, mais de s'exprimer et de communiquer. Les changements ne sont pas intentionnels, ils sont, pour reprendre les termes de Rudi Keller (1994, p. 90) «les conséquences causales des résultats des actions qui les produisent» (traduit par moi, JP). A proprement parler, une langue ne change pas, elle est changée sous l'effet des productions des locuteurs qui n'ont pas ce but.

D'où la nécessité d'une articulation complexe entre l'analyse de la langue telle qu'elle est à la disposition des locuteurs, l'analyse du fonctionnement cognitif du locuteur ainsi que de ses effets sur la langue.

1.2. Les conceptions prototypiques

Si les conceptions prototypiques peuvent être intéressantes pour traiter cette problématique, c'est qu'elles constituent à la fois une théorie du fonctionnement cognitif des individus et une théorie de la catégorisation – les catégories obtenues étant une résultante de la façon dont les sujets les organisent. L'idée initiale est qu'elles sont construites, et donc organisées, à partir d'éléments considérés comme centraux qu'on appelle les prototypes. Sans pouvoir entrer ici dans le détail des différentes façons de concevoir la catégorisation prototypique (*cf.* Kleiber, 1989, pour des applications en sémantique et, pour des applications en morphologie, entre autres, Bybee & Moder, 1983; Bybee, 1985; Poitou, 1992; Köpcke 1993), notons rapidement que les catégories ainsi organisées le sont fondamentalement sur la base de relations de proximité, de similitude entre les éléments, c'est-à-dire sur la base de propriétés communes à plusieurs éléments et dont certaines jouent, du fait de leur saillance, un rôle structurant plus important que d'autres: on catégorise un élément nouveau de la même façon qu'un élément déjà catégorisé (ou selon un modèle défini) s'il a une *similitude suffisante* avec l'élément déjà catégorisé. Si l'on considère la construction d'une catégorie comme un processus dynamique impliquant une multitude d'opérations de catégorisation, il s'ensuit que la structure fondamentale d'une catégorie est une structure en chaîne. Deux éléments d'une même catégorie résultant de ce processus peuvent n'avoir aucune propriété en commun, simplement, il faut que chaque élément de la catégorie ait au moins une propriété en commun avec au moins un autre élément, sinon la chaîne de catégorisation serait rompue: c'est le principe de la «ressemblance de famille». Tout élément peut en quelque sorte fonctionner comme «prototype» pour la catégorisation d'autres éléments, et le cas, certes fréquent, d'une catégorie qui apparaît comme organisée autour d'un noyau

unique, considéré comme «le» prototype n'est finalement qu'un cas particulier du cas plus général d'une structure en chaîne. Selon ce principe de construction, une catégorie peut être analysée comme constituée d'une multitude de sous-catégories interreliées et dont certaines peuvent être éventuellement limitées à quelques éléments seulement. Sa structuration interne est la résultante de la façon dont elle a été construite par les locuteurs, et si des indices synchroniques permettent d'approcher une structure catégorielle, il reste que l'analyse de la dynamique de sa construction en est une clé essentielle².

Ainsi conçue, la catégorisation prototypique a au moins un point commun avec la conception néogrammairienne de l'analogie. Les proportions analogiques des néogrammairiens reposent en effet sur la perception d'une similitude entre deux éléments sur le plan de la forme ou du sens: on conjugue un verbe français en *-er*, p. ex., sur le modèle d'autres verbes qui lui ressemblent par la finale. Mais les conceptions néogrammairiennes restent limitées, dans le domaine de la morphologie, à une théorie de la production des formes par les locuteurs, production dont les effets peuvent être certes constatés dans la langue (et c'est à partir de ces constats que le linguiste peut élaborer des hypothèses sur les analogies sous-jacentes à la production des formes), mais sans qu'ils soient eux-mêmes l'objet d'une théorisation³.

2 Dans les études classiques sur la catégorisation en sémantique (*cf.* notamment les travaux de Rosch ou de D. Dubois), cette dimension temporelle, bien qu'elle apparaisse comme étant reléguée au second plan, est néanmoins constitutive des analyses. Ainsi, dans le protocole d'expérience consistant à demander à des sujets de lister les termes d'une catégorie, la prise en compte du pourcentage de sujets citant tel terme implique la prise en compte indirecte de la dimension temporelle: les sujets ne disposant que d'un temps limité pour la tâche qu'ils ont à accomplir, les termes cités par le plus de sujets-locuteurs sont ceux qui leur viennent à l'esprit dans le temps limité dont ils disposent, c'est-à-dire les premiers disponibles. Cependant, la mesure du rang de citation représente une prise en compte bien plus directe de cette dimension temporelle. *Cf.* à ce sujet l'expérience présentée dans Poitou & Dubois, 1999.

3 C'est là une conséquence de la différence posée par les néogrammairiens entre les lois phonétiques, mécanismes *physiologiques* sans exception, et le changement d'analogie, processus psychologique, dont les effets sont analysés fondamentalement non pas *en eux-mêmes*, mais en fonction des altérations qu'ils produisent ici ou là dans les faits régis par les lois phonétiques. Comme le dit Vendryes (1968, pp. 182 sq.): «Il y a peu de logique dans tout cela. [...] le résultat d'ensemble est en général dépourvu de cohérence et d'homogénéité.»

2. Changement et conceptions prototypiques

2.1. Fonctionnement du locuteur

Le locuteur produit des formes sur la base d'un modèle attesté dans une ou plusieurs formes existantes (input ou output), les modèles différant par leur degré d'abstraction. On peut considérer ce modèle comme le *prototype* à partir duquel sont générées d'autres formes et à partir duquel, donc, est construite (ou confirmée) une catégorie donnée, c'est-à-dire, en l'occurrence, une classe flexionnelle.

Dans le cas de situations allomorphiques, où plusieurs modèles sont disponibles *a priori*, la question essentielle est de savoir ce qui conditionne le choix du modèle, c'est-à-dire ce qui fait qu'il est plus disponible qu'un autre, pour un terme donné et à un moment donné de l'énonciation, autrement dit la question de sa saillance. Celle-ci peut s'inscrire dans deux dimensions: une dimension syntagmatique ou co-textuelle et une dimension paradigmatique. L'exemple de l'Umlaut en allemand, c'est-à-dire, originellement, l'attribution à la voyelle radicale d'un mot de certaines propriétés de la voyelle désinentielle qui suit (palatalisation de /a/ en /ä/ sous l'influence de /i/, d'où germ. **gasti* > vha. *gesti* > alld. *Gäste*, hôte) est un exemple de la dimension co-textuelle que peut avoir le fonctionnement prototypique.

Sur le plan paradigmatique, au moins trois facteurs sont susceptibles de conditionner le choix du prototype. Le premier relève de la mémorisation d'un modèle, et donc de la fréquence d'emploi des termes pour lesquels il vaut: plus un modèle est employé, plus il tend à être mémorisé et réemployé. Inversement, un modèle peu employé, c'est-à-dire valant par exemple pour peu d'éléments à faible fréquence d'emploi, peut être concurrencé par d'autres mieux mémorisés, d'où la production de néologismes (*cf.* des formations comme *il faudrait qu'ils conquérissent* – cité dans Sablayrolles, 1996).

Le second tient à l'utilisabilité plus ou moins grande d'un prototype. En morphologie flexionnelle, tous les moyens existants et utilisés normalement pour certaines formes ne sont pas pareillement utilisables. Par exemple, les alternances vocaliques ou consonantiques sont très généralement moins utilisables (en raison des conditions requises pour leur réalisation) que la suffixation: en français, le pluriel en *-s* (à l'écrit) est, p. ex., plus utilisable que l'alternance *-al/-aux*.

Enfin, le troisième facteur, qui est certainement le plus important et aussi le plus complexe, est fonction de la similitude entre l'unité lexicale dont doit

être produite une forme donnée et d'autres unités lexicales: on fléchit une unité lexicale sur le modèle d'autres qui lui ressemblent plus ou moins. Cette similitude peut relever de plans différents: elle peut être phonologique, morphologique, syntaxique ou sémantique. Juste un exemple dans le domaine de la morphologie flexionnelle allemande: le verbe faible régulier *brauchen* (avoir besoin de) a dans certains de ses emplois une valeur similaire à un verbe de modalité: *er braucht nicht zu kommen* est équivalent à *er muss nicht kommen* (il n'est pas obligé de venir). D'où l'adoption pour lui de formes possibles de subjonctif prétérit avec inflexion comme pour certains verbes de modalité: *er müsste, er brauchte* > *er bräüchte*. Dans ce cadre, un prototype peut être défini comme étant le «couplage» (concept avancé par Wurzel, 1984) entre une propriété flexionnelle, c'est-à-dire un certain allomorphe, et une propriété non-flexionnelle, c'est-à-dire l'une des propriétés de l'unité lexicale elle-même:

PROTO: [verbe de modalité] & [subj. prétérit. infléchi]

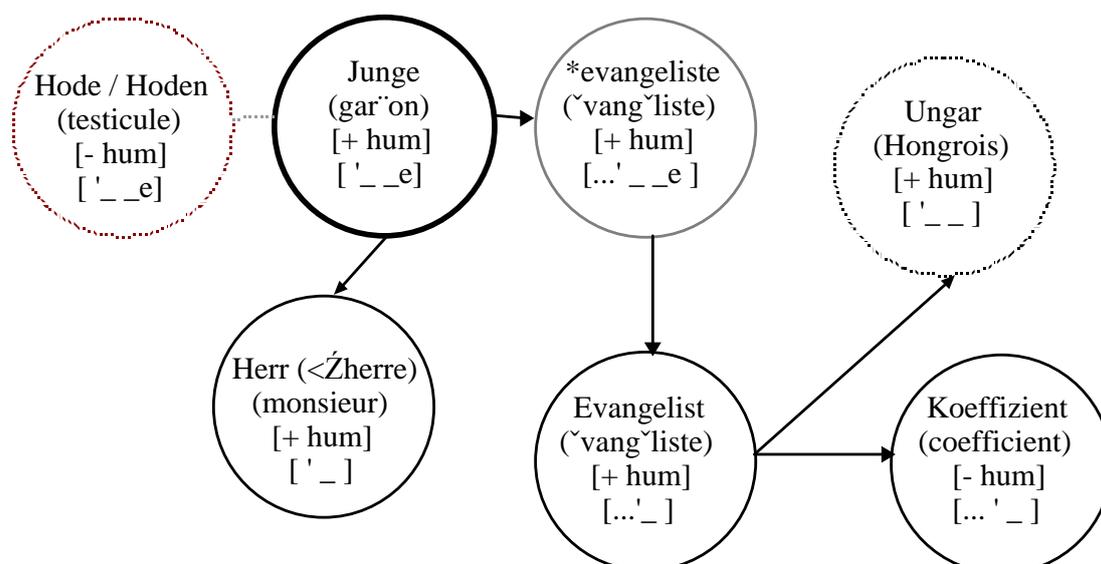
Et tout prototype que l'on peut définir ainsi sur la base de formes attestées fonctionne en quelque sorte comme un pôle d'attraction possible (éventuellement en concurrence avec d'autres), apte à entraîner des innovations flexionnelles pour les unités lexicales possédant la même propriété non-flexionnelle.

L'existence de formes doubles (durables ou non), qui correspondent à des hésitations des locuteurs, s'explique par la concurrence non résolue de plusieurs prototypes, c'est-à-dire à la saillance de propriétés différentes des mêmes unités.

2.2. Effets dans la langue

Examinons maintenant les effets de ce mode de fonctionnement sur la structuration des catégories flexionnelles. La production d'une forme peut représenter l'activation d'une forme «normale» et donc la confirmation d'une catégorie existante et du modèle qui lui est sous-jacent. Mais s'il s'agit d'une innovation, elle peut constituer soit l'extension d'une catégorie déjà existante à au moins un élément, soit l'émergence d'une nouvelle catégorie. Dans tous les cas (hormis les phénomènes de surgénéralisation), ces catégories sont définies par deux types de propriétés: les propriétés morphologiques, flexionnelles, et une ou plusieurs propriétés non flexionnelles. Mais ce processus étant réalisé terme par terme sur la base de la similitude entre deux éléments, on peut très bien obtenir, pour une catégorie morphologiquement définie, une structuration en chaîne, avec des sous-catégories apparentées deux à deux, sans que les éléments des maillons extrêmes de la chaîne possèdent des propriétés lexicales communes.

Un exemple remarquable en est, dans le domaine substantival allemand, la classe des masculins faibles (définie sur la base d'un type flexionnel particulier: formes autres que le Nom. Sing. en *-(e)n*), dont l'inventaire apparait hétérogène en allemand actuel et même scindé en deux: tous les substantifs concernés sont masculins, mais on trouve d'un côté des animés bisyllabiques en *-e* ou des monosyllabiques (*Junge* [garçon] et *Herr* [monsieur]) et de l'autre des animés ou inanimés, polysyllabiques et d'origine étrangère ou formés à partir d'éléments morphologiques d'origine étrangère (*Evangelist* [évangéliste], *Koeffizient* [coefficient], *Ungar* [Hongrois], etc.) – cf. le schéma ci-dessous. Dans chacune de ces deux sous-catégories, les substantifs concernés sont apparentés: les substantifs du type *Herr* sont le produit de l'apocope des substantifs du type *Junge*. Les substantifs du type *Evangelist* et *Koeffizient* ont la même structure accentuelle (accent sur la dernière syllabe) et diffèrent par leur valeur sémantique (animé ou non). Enfin, les substantifs comme *Evangelist* et *Ungar* sont pareillement des désignations d'êtres animés et ils diffèrent par leur structure accentuelle (*Ungar* est accentué sur la première syllabe, *Evangelist* sur la dernière). En allemand actuel, cette catégorie paraît effectivement éclatée; c'est la conséquence de la disparition, suite à un phénomène d'apocope, du chaînon manquant du type **evangeliste*, qui partageait avec les substantifs du type *Junge* la même propriété sémantique ([+ humain]) et la même finale en *-e*.



On peut donc reconstituer ici une structure catégorielle en chaîne. Dans cette chaîne, certains maillons apparaissent comme plus «centraux» que d'autres. Mais ce concept de centralité est ambigu. On peut considérer

comme central le maillon premier sur un plan diachronique (en l'occurrence le maillon «Junge»). Mais sur un plan synchronique, on peut considérer qu'est central dans la catégorie ce qui est le plus massivement représenté et qui est susceptible, de ce fait, d'avoir la plus grande force d'attraction pour la production ou la fixation des formes fléchies. À l'inverse, les maillons moins massivement représentés peuvent tendre à être plus instables (si d'autres facteurs n'interviennent pas pour les stabiliser) et constituer donc des zones d'hésitation des locuteurs, et donc aussi d'innovation et de changement potentiel. Ici, il est clair que deux propriétés sont plus massivement représentées: la propriété sémantique ([+ humain]) et la structure accentuelle des formes fléchies (accent sur l'avant-dernière syllabe: *Evangelisten*, *Jungen*, *Koeffizienten*, *Herren*). De fait, les autres maillons – *Ungar* et *Hode* – sont les plus instables: le premier n'est représenté que par quelques mots aux formes hésitantes, le second – survivance unique et de toute façon peu fréquent au singulier – est l'objet d'hésitations quant au genre (masculin ou féminin) et aux formes.

Mais cette catégorisation n'est que la reconstitution des effets dans la langue du maniement des formes par le locuteur. Et il faut bien distinguer les prototypes qui ont plausiblement été en jeu lors de la production de nouvelles formes par les locuteurs et les effets de ces productions dans la langue. Ainsi, une autre forme de pluriel en allemand, le pluriel en *-er* (ex. *Kalb*, pl. *Kälber* [veau]) est resté limité pendant longtemps à des substantifs monosyllabiques de genre neutre, mais il a été progressivement utilisé à partir du XII^e siècle pour un certain nombre de masculins, dont il subsiste une vingtaine en allemand actuel. On semble donc être passé d'un prototype

PROTO₁: [+ neutre, monosyllabique] & [pl. en -er]

à

PROTO₂: [- fem, monosyllabique] & [pl. en -er]

soit, sur le plan de la langue, une démotivation partielle de la flexion par l'affaiblissement des contraintes sur la réalisation de cet allomorphe. Mais pour autant qu'on puisse la reconstituer au moins partiellement, cette évolution n'est que la résultante de changements ponctuels et divers: passage d'un mot de genre neutre au masculin (pour des raisons sémantiques) avec maintien de la même forme de pluriel – c'est le cas de *got* [dieu], utilisation de cette forme de pluriel pour des substantifs masculins sémantiquement apparentés (sur le modèle de *Gott*, on forme *geister* comme pluriel de *Geist* [esprit], à partir de *geister*, on forme *leiber* comme pluriel de *Leib* [corps]) ou phonologiquement similaires (le pluriel *weiber* du mot neutre *Weib* [femme] a pu aussi jouer dans la production de

leiber). Evidemment, les données diachroniques disponibles sont trop lacunaires pour permettre d'élaborer des hypothèses plausibles pour l'évolution de tous les mots individuellement, et ces hypothèses sont de toute façon non falsifiables. Mais cet exemple montre bien que les changements de catégorisation qui apparaissent dans la langue ne sont que la résultante de processus ponctuels dont chacun peut avoir une motivation différente (même si tous sont conditionnés par un état de langue donné).

2.3. Limitations de l'éclatement catégoriel

La diversité des propriétés susceptibles de jouer un rôle dans le fonctionnement prototypique pourrait entraîner une extraordinaire diversification des formes produites, mais l'ampleur du phénomène est limitée par au moins quatre facteurs. Le premier est la pauvreté des moyens morphologiques disponibles (quelques suffixes et quelques autres procédés seulement) en face d'un inventaire lexical dont chaque unité est différente des autres (*cf.* sur cette problématique Poitou, 1993). Le second facteur est le poids de la mémorisation des schémas normaux à la fois pour le locuteur lui-même au moment de l'énonciation et au sein de la communauté linguistique, d'où la non-reprise et donc la non-diffusion de formes innovantes et donc, par voie de conséquence, une certaine stabilité de la langue. Troisièmement, les innovations les plus fréquentes des locuteurs tendent à se situer là où la norme existante pose problème d'une façon ou d'une autre, c'est-à-dire représente une surcharge cognitive pour le fonctionnement du locuteur ou de l'interlocuteur.

L'évolution de la flexion des féminins allemands en fournit un bon exemple. Il y avait en moyen-haut-allemand, entre autres, pour les féminins, deux grands types flexionnels, dits fort et faible, qui valaient pour des substantifs de diverses finales, mais en particulier pour des substantifs en *-e*, pour lesquels donc aucun critère phonologique (et aucun autre d'ailleurs) ne pouvait fonctionner comme discriminant. D'où une surcharge pour la mémoire, chaque substantif devant être appris avec l'indication de son type flexionnel. Et, au moins au nominatif, à l'accusatif et au génitif, la distinction entre singulier et pluriel par la forme du substantif était utile, dans la mesure où la forme de l'article ne permettait pas une entière désambiguïsation (d'où problème pour l'interlocuteur). D'où des hésitations nombreuses, des confusions, qui ont duré plusieurs siècles avant que ne s'impose un type unique qui a fonctionné et fonctionne comme prototype pour l'immense majorité des autres substantifs féminins.

	moyen-haut-allemand		allemand actuel
	Flexion forte	Flexion faible	Nouvelle flexion
	don	langue	lampe
Nom. Sing.	gēbe	zunge	Lampe
Acc. Sing.	gēbe	zunge	Lampe
Dat. Sing.	gēbe	zungen	Lampe
Gén. Sing.	gēbe	zungen	Lampe
Nom. Pl.	gēbe	zungen	Lampen
Acc. Pl.	gēbe	zungen	Lampen
Dat. Pl.	gēben	zungen	Lampen
Gén. Pl.	gēben	zungen	Lampen

Le quatrième facteur limitant l'hétérogénéité d'un domaine flexionnel est ce qu'on peut appeler l'effet boule-de-neige qui découle directement du fonctionnement prototypique: un modèle donné, à partir du moment où il est activé et utilisé pour des unités pour lesquelles il vaut déjà ou pour lesquelles il ne vaut pas encore, s'ancre mieux dans la mémoire et il est donc plus disponible pour la production d'autres formes. En d'autres termes, plus un prototype est employé, plus son pouvoir d'attraction augmente. D'où une tendance possible, dans la langue, à l'extension de catégories massives au détriment de catégories à inventaire réduit. Et l'on constate effectivement, dans beaucoup de domaines allomorphiques, cette polarisation entre une grande catégorie (ou éventuellement plusieurs) et une multitude de petites catégories dont certaines peuvent ne compter qu'un élément.

La situation actuelle du substantif anglais est à cet égard tout à fait caractéristique: alors que la situation au premier millénaire n'était pas substantiellement différente de celle de l'allemand, on constate maintenant l'existence d'une grande catégorie de substantifs à pluriel en sifflante à côté d'une petite dizaine d'autres réduites à un ou deux éléments (*sheep – sheep, ox – oxen, child – children, man – men, woman – women, mouce – mice, foot – feet, brother – brethren*) et qui font figure de «survivances». Une même situation peut être observée dans la flexion verbale du français, de l'anglais ou de l'allemand ou le pluriel des substantifs français. Même dans le domaine complexe du substantif allemand, on observe l'existence de deux ou trois catégories massives de formations de pluriel qui regroupent plus de 70 % des éléments.

2.4. La question des «survivances» et des «exceptions»

Nous touchons là à l'opposition traditionnelle entre «régularités» et «exceptions». Sans aucun doute, cette distinction est hautement pertinente dans la perspective de l'apprentissage guidé d'une langue seconde. La définition de régularités valant pour un grand nombre d'éléments et l'énoncé de listes courtes d'exceptions permettent de limiter la charge pour l'apprenant.

Mais sur le plan du fonctionnement sous-jacent du locuteur natif qui utilise les formes, la distinction entre «régularités» et «exceptions» ne coïncide pas nécessairement avec celle entre formes mémorisées (et reproductibles telles quelles) et formes construites sur la base d'un modèle. Si la mémorisation est conditionnée (au moins en partie) par la fréquence, des formes «régulières» peuvent être aussi fréquentes et donc aussi bien mémorisées que des formes irrégulières – et inversement. On constate certes souvent que certaines formes irrégulières sont très fréquentes (voir hyperfréquentes comme le présent du verbe *être* dans un certain nombre de langues), mais toutes les formes dites «irrégulières» ne sont pas fréquentes (pensons aux verbes français en *-oudre*: *coudre*, *moudre*, *absoudre*, *résoudre*, *dissoudre*), et même si les formes régulières, à la différence des irrégulières, peuvent être effectivement construites, rien n'implique qu'elles le soient effectivement toutes (cf. sur cette problématique Bybee 1985).

Et il semble effectivement que par delà des degrés différents de mémorisation et par delà le caractère plus ou moins abstrait de certains prototypes, on puisse postuler les mêmes processus cognitifs pour la production des formes régulières, c'est-à-dire massivement répandues, et les irrégulières, c'est-à-dire peu répandues. Ainsi, une étude de détail (cf. Poitou, 1990, et Poitou, 1992, II, pp. 155 sq.) des quelque 40 féminins allemands qui ont conservé un pluriel en *-e* avec alternance vocalique (*Maus*, Pl. *Mäuse* [souris]) montre que leur résistance au nouveau type féminin décrit plus haut peut être mis en relation avec des questions de fréquence d'emploi et/ou avec des propriétés sémantiques et/ou phonologiques communes. Ainsi, on peut constater d'abord qu'une majorité de ces substantifs a une haute fréquence d'emploi (ils font partie du *Grundwortschatz* défini par Oehler), d'où une meilleure mémorisation et donc une plus grande résistance potentielle au changement – mais certains mots peu fréquents figurent aussi dans l'inventaire (cf. *Brunft*, *Brunst* [rut])... Ensuite, près de la moitié de ces mots présente une même structure phonologique: outre le fait qu'ils sont tous monosyllabiques, près de la moitié présente la structure phonologique (C)C + u + (C)Ct (*Brunft*, *Brunst*,

Brust, Frucht, Gruft, Kluft, Kunst, Luft, Lust, Sucht, Wurst, Zucht, Zunft, -kunft (Ankunft, Auskunft, Herkunft, etc.), Flucht, Geschwulst), et la plupart ont soit un noyau, soit une coda correspondant à cette structure. Enfin, dans l'inventaire existant, on peut constater des groupes de mots qui ne se distinguent que par l'initiale (*Braut / Haut; Brunft / Zunft; Brunst / Kunst; Brust / Lust; Flucht / Frucht / Sucht; Gruft / Kluft; Hand / Wand; Laus / Maus; Macht / Nacht*), la survivance de cette forme de pluriel pour l'un des termes renforçant la même survivance pour l'autre.

Bref, on est ici en présence d'un faisceau de facteurs différents qui ont pu contribuer à la résistance de ces formes au changement: outre le facteur de la fréquence, on peut envisager d'analyser cette catégorie flexionnelle à la fois comme organisée autour d'un prototype défini par une structure phonologique et comme un ensemble de sous-catégories disjointes dans lesquelles chaque terme semble fonctionner en quelque sorte comme prototype pour un ou deux autres.

Certes, les hypothèses de détail que l'on peut élaborer sur la base de tels faits ont un défaut majeur: même si elles sont plausibles (car non contradictoires avec d'autres hypothèses valant pour un matériel empirique plus important), elles ne sont pas vérifiables, vu qu'elles ne concernent qu'un petit nombre d'éléments et que l'allomorphe en question ne semble pas productif. Mais les faits mentionnés ci-dessus suggèrent au moins que le mode de fonctionnement sous-jacent à la production de telles «irrégularités» n'est pas fondamentalement différent de celui qui est en œuvre dans la production d'allomorphes autrement plus massivement représentés. Et cela amène à remettre en cause la pertinence de la distinction traditionnelle entre «régularités» et «irrégularités»: cette distinction exprime sans aucun doute une réalité quantitative, mais elle ne correspond pas à une différence de fonctionnement cognitif dont les facteurs sous-jacents ne sont pas différents, même si leur poids respectif peut être variable.

3. Conclusion

Cette esquisse (trop rapide) de l'exploitation des conceptions prototypiques dans l'analyse du changement diachronique permet de faire apparaître ce qu'elles peuvent apporter de nouveau par rapport à des conceptions antérieures. Le changement diachronique (ou au moins celui qui touche à l'allomorphie) y est décodé comme la résultante dans la langue de processus de production de formes effectués par les locuteurs au fil du discours sur le matériau linguistique dont ils disposent, et, deuxièmement, ces processus de production sont analysés fondamentalement comme des problèmes de catégorisation.

Mais l'organisation d'un domaine allomorphique est conditionnée par de multiples facteurs, qui concernent le contexte syntagmatique, l'environnement paradigmatique, etc. des unités lexicales concernées dans toutes leurs dimensions (sémantique, phonologique, etc.), et les processus de catégorisation qui les affectent ne peuvent pas être ramenés systématiquement à une structure unique qui serait constituée d'un centre prototypique unique et d'une périphérie plus ou moins large. La conception des prototypes à laquelle nous nous référons ici n'est donc pas une variante de celle que Kleiber (1990) a baptisée «théorie standard», mais une «théorie étendue», conçue non comme la description d'un état, mais comme une dynamique complexe dont le principe le plus important peut être formulé ainsi: «le sujet-locuteur catégorise un élément B comme un élément A sur la base de l'évaluation d'une similitude suffisante entre B et A». Les catégories résultantes apparaissent comme structurées par une «ressemblance de famille» (éventuellement avec des «chainons manquants»), mais celle-ci n'est elle-même que la résultante d'opérations qui peuvent ne mettre en jeu que des sous-catégories de dimensions très réduites et d'autres paramètres de ressemblance que ceux qui apparaissent dans l'état résultant de ces opérations.

Les conceptions prototypiques peuvent donc constituer un modèle de représentation et de décryptage des changements diachroniques *réalisés*. C'est là aussi leur limite, qui tient plus précisément à la diversité et à l'interaction des facteurs paradigmatiques, syntagmatiques et contextuels qui conditionnent le changement diachronique et d'abord le choix de tel ou tel prototype pour la production d'une forme. Si des changements, sans être strictement prédictibles, peuvent paraître plus probables que d'autres, c'est d'abord en raison du fait que toutes les innovations des locuteurs sont fondamentalement conditionnées par la langue dont ils disposent au moment de l'énonciation, et ensuite du fait que la mise en œuvre d'un prototype, en l'activant, augmente sa disponibilité, sa force d'attraction, ce qui, par voie de conséquence, est susceptible de favoriser son utilisation pour d'autres innovations semblables.

Bibliographie

- Bybee, J. L., & Moder, C. L. (1983). Morphological Classes as Natural Categories. *Language* 59, 2, 251-270.
- Bybee, J. L. (1985). *Morphology. A study of the relation between meaning and form*. Amsterdam-Philadelphia: Benjamins. Typological Studies in Language, 9.
- Dressler, W. U., Mayerthaler, W., Panagl, O., & Wurzel W. U. (1987). *Leitmotifs in Natural Morphology*. Amsterdam-Philadelphia: Benjamins 1987. Studies in Language Companion Series 10.
- Dubois, D. (1983). Analyse de 22 catégories sémantiques du français: Organisation catégorielle, lexicale et représentation. *L'Année Psychologique*, 83, 465-489.
- (1986). *La compréhension de phrases. Représentations sémantiques et processus*. Thèse de Doctorat d'Etat. Paris: Université Paris-VIII.
- Keller, R. (1994). *Sprachwandel? Von der unsichtbaren Hand in der Sprache*. Tübingen/Basel: Francke. UTB 1567.
- Kleiber, G. (1990). *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*. Paris: PUF.
- Köpcke, K.-M. (1993). *Schemata bei der Pluralbildung im Deutschen. Versuch einer kognitiven Morphologie*. Tübingen: Narr. Studien zur deutschen Grammatik 47.
- (1994). Zur Rolle von Schemata bei der Pluralbildung monosyllabischer Maskulina. In K.-M. Köpcke (ed.), *Funktionale Untersuchungen zur deutschen Nominal- und Verbalmorphologie*. (pp. 81-95). Tübingen: Niemeyer. Linguistische Arbeiten 319.
- Mayerthaler, W. (1981). *Morphologische Natürlichkeit*. Wiesbaden: Athenaion. Linguistische Forschungen 28.
- Paul, H. (1937⁵). *Prinzipien der Sprachgeschichte*. Halle: Niemeyer. (1re édition 1880).
- Poitou, J. (1990). Zur Existenzberechtigung der Ausnahmen. *Linguistische Studien*, 208, 109-118.
- (1992). *Hétérogénéité et motivation en morphologie flexionnelle. La flexion substantivale allemande*. (2 volumes). Thèse pour le Doctorat d'Etat. Université de Paris-VIII.
- (1993). La catégorisation comme résultat et comme processus. *Cahiers du Ciel*, 2, 17-51.
- (1993). Motivation et arbitraire dans la distribution des allomorphes. L'exemple du nombre. *Faits de Langues*, 1, 251-256.
- (1997). Régularité, analyses quantitatives et productivité: quelques remarques. In D. Corbin, B. Fradin et al. (eds.), *Mots possibles et mots existants. Forum de morphologie (1ères rencontres). Actes du colloque de Villeneuve d'Ascq (28-29 avril 1997)*. (pp. 221-230). *Sillexicales*, 1.
- (1999). Genre et allomorphie flexionnelle dans le domaine substantival allemand. *Faits de langues*, 14, 197-206.
- (2000). Prototypes, saillance et typicalité. *Nouvelles terminologies*, 21, 17-26.
- Poitou, J., & Dubois, D. (1999). Catégories sémantiques et cognitives. Une étude expérimentale en sémantique lexicale. *Cahiers de Lexicologie*, 74/1, 5-27.
- Rosch, E. H. (1973). Natural Categories. *Cognitive Psychology*, 7, 573-605.
- (1975a). Cognitive Representations of Semantic Categories. *Journal of Experimental Psychology*, 104/3, 192-233.
- (1975b). Family Resemblances: Studies in the Internal Structure of Categories. *Cognitive Psychology*, 4, 328-350.
- Sablayrolles, J.-F. (1996). *Les néologismes du français contemporain. Traitement théorique et analyse de données*. Thèse de doctorat, Paris VIII.

-
- Vendryes, J. (1968). *Le langage. Introduction linguistique à l'histoire*. Paris: Albin Michel. (1re édition 1923).
- Wurzel, W. U. (1984). *Flexionsmorphologie und Natürlichkeit. Ein Beitrag zur morphologischen Theoriebildung*. Berlin: Akademie-Verlag. *Studia Grammatica*, XXI.
- (1988). Analogie: Hermann Paul und die natürliche Morphologie. *Zeitschrift für Germanistik*, 5, 537-544.